

LES SÉNÉGALAIS ET L'ÉMIGRATION

# Le mirage attire toujours

Un article de **Mohamed Gueye**

## Dans cet article

**Abdou Salam Fall,**  
Directeur du Laboratoire  
de recherche sur  
les transformations  
économiques et sociales  
(Lartes-Ifan).

**Mamadou Mignane Diouf,**  
Coordonnateur du Forum  
social sénégalais.

**Cheikh Anta Babou,**  
Historien, enseignant  
à l'Université d'État  
de Pennsylvanie à  
Philadelphie (États-Unis).

Impossible de tenter de convaincre les jeunes Sénégalais, de tous âges et des deux sexes, que le bonheur ne se trouve pas toujours au bout de l'aventure de l'émigration hors d'Afrique. Charmés par le luxe qu'étaient ceux qui viennent pour des vacances, ou même par les envois réguliers d'argent transféré par Western Union, les Sénégalais veulent se convaincre que même le plus misérable des boulots dans une contrée riche vaut de loin mieux que la situation qui prévaut au pays.



Illustration © Philippe de Kemmeter.

**L**e Sénégal est un pays de vieille migration. Avant même les indépendances, les mobilités des populations sénégalaises étaient notoires, et plusieurs de ces migrants ont préféré s'établir dans leurs nouveaux lieux de résidence. Au point que, dans beaucoup de pays d'Afrique occidentale et centrale, il est courant de trouver des patronymes d'origine sénégalaise. Les desti-

nations se sont élargies. Et les obstacles rencontrés sur leurs chemins ne semblent pas les rebuter. Même en l'absence de statistiques fiables, tous les Sénégalais connaissent des compatriotes partis «chercher l'aventure», qui ont pris le chemin de la Libye, s'ils ne sont pas coincés au Maroc, en tentant de franchir le détroit de Gibraltar.

Le professeur Abdou Salam Fall, directeur du Laboratoire de recherche sur les transformations économiques et sociales (Lartes-Ifan), qui dépend de l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, indique que «face à la déter-



Illustration © Philippe de Kemmeter.

## Au sein des associations communautaires, l'émigré n'est jamais seul.

*mination des jeunes à migrer, les réseaux de passeurs se sont intensifiés, accentuant les flux financiers illicites qui, de l'autre côté, viennent nourrir le rêve de migration».*

Les populations rurales fuient la misère de leur terroir pour chercher du travail dans les grandes villes ou sur les chantiers et les usines de la capitale. De là, certains économisent assez pour se payer le voyage dans les pays voisins ou même un peu plus loin, en fonction de leurs espérances. Et pour ceux qui partent, au-delà de se faire une place au soleil dans leur pays d'accueil, la motivation première semble d'abord de renforcer les bases sociales dans le pays d'origine. C'est ainsi que le Lartes a pu dresser une typologie des migrants sénégalais en fonction de leurs zones d'origine.

Le Pr Abdou Salam Fall indique que «*dans la zone des Niayes, les migrants internationaux pensent principalement à acquérir une maison, ou si la famille en possède déjà une, à l'agrandir et à l'embellir. Tandis que dans les zones sylvo-pastorale et le delta du fleuve Sénégal, la priorité des investissements de*

*la diaspora semble porter sur les questions de santé, d'accès à l'eau potable, et à l'éducation. Dans la région de Louga, les principaux investissements de la diaspora vont essentiellement dans le secteur de l'alimentation (restauration, boulangerie), dans les domaines du transport, du bâtiment, mais aussi dans la mise en place de cybercafés. Par contre, dans le Bassin arachidier, au centre du pays, les émigrés, à travers leurs associations, ou avec l'appui de leur communauté d'accueil, s'impliquent dans la construction de structures sanitaires, la fourniture des médicaments aux pharmacies villageoises, ainsi que dans l'organisation de campagnes de consultations médicales gratuites».*

Mais avant de pouvoir songer à investir ou envoyer de l'argent au pays, l'émigré a besoin de s'intégrer dans le circuit économique du pays d'accueil.

### Le rôle des confréries

Pour nombre de jeunes migrants, en dehors de ceux qui partent dans le cadre des études

et qui choisissent de mettre en valeur leurs diplômes à l'étranger avant de retourner au pays, les structures traditionnelles de solidarité villageoise ou religieuse se reproduisent même dans la diaspora. Partant de l'exemple des Sénégalais établis en Italie et en Espagne, le sociologue Mamadou Mignane Diouf, Coordonnateur du Forum social sénégalais (Fss), explique que les nouveaux migrants sont pris en charge à leur arrivée par des organisations confrériques établies dans le pays d'accueil, qui leur fournissent le gîte et le couvert, en attendant qu'ils puissent commencer à gagner aussi leur vie, et participer aux dépenses communes.

Ces organisations confrériques, qui existent quasiment partout où sont établis des Sénégalais, recouvrent aussi des associations de types villageoises ou régionales. «*Il leur arrive de participer aux frais de voyage de certains candidats à l'émigration, et de contribuer à leur installation*», assure Mignane Diouf, qui ajoute toutefois que, depuis quelques années, cela est devenu quasiment impossible, vu les conditions difficiles de voyage et d'accueil dans les pays hôtes.

Au sein des associations communautaires, l'émigré n'est jamais seul, et n'est pas non plus coupé de ses racines. S'il a besoin d'argent pour acquérir des papiers pour légaliser son séjour, on puisera dans la caisse commune, quitte à ce qu'il rembourse après. L'association permet à ses membres de faire face aux frais pour les soins médicaux, et dans les cas extrêmes, paie même pour le rapatriement de corps de ceux qui perdent la vie loin de chez eux. «*Ces structures communautaires ou religieuses sont le pivot de la vie du migrant, sans lequel il lui serait difficile de s'en sortir à l'étranger*», assure le coordonnateur du Forum social sénégalais.

### Western Union au centre des localités

Ces associations ne servent pas qu'à l'intégration de l'immigrant, elles lui permettent également de se mettre au service de son terroir. C'est ainsi, explique Abdou Salam Fall, que, «*en plus d'envoyer de l'argent individuellement, les migrants ont la possibilité de verser collectivement des fonds dans leur pays d'origine par le biais d'associations de migrants. Dans ce cadre, le potentiel investisseur de la diaspora n'est plus seulement un individu qui envoie de l'argent à sa famille, mais*

*plutôt un ensemble de migrants mus par un même idéal, et qui cherchent à améliorer les conditions de vie d'une localité entière.*» L'efficacité du travail de ces associations est telle que l'on dénombre plusieurs localités, surtout dans les régions de Louga, de Matam ou de Tambacounda, où l'activité économique se déroule principalement autour du bureau de la Poste, où les habitants vont retirer régulièrement l'argent envoyé par le biais de Western Union. Et dans ces contrées, le rêve de tout jeune en âge de gagner sa vie, est de se rendre en Europe, travailler et pouvoir envoyer de l'argent au pays.

C'est devenu une obsession. Au point, explique Ibrahima Kassé Sow, un ancien émigré revenu d'Espagne après 15 ans dans ce pays, que «*dans ma région de Louga, tous les jeunes garçons qui ont douze ans, ont leur passeport en poche. Chacun pense non pas à décrocher son Certificat d'études primaires, mais à trouver un visa pour aller en Europe!*» Le commentaire du Pr. Fall sur cette déclaration est que la migration se nourrit de la migration. «*Les migrants établis dans les pays du Nord ne racontent jamais la réalité de la situation qu'ils vivent à leurs proches. Et avant de revenir en vacances au pays, ils mettent assez d'argent de côté pour venir parader dans des cérémonies familiales, et frimer de beaux atours. Toutes choses qui font que les jeunes qui les voient faire, n'ont d'autre objectif que de sortir du pays et de gagner eux aussi assez d'argent pour venir mener ce genre de vie*». Et même quand certains émigrants sont assez honnêtes pour dire à leurs proches que l'existence n'est pas non plus rose pour eux, ceux qui sont restés au pays rétorquent: «*Si c'était aussi dur qu'ils le disent, ils n'y resteraient pas aussi longtemps. Et d'ailleurs, rien qu'à les regarder, on sait que même si leur situation est pénible, elle est de loin meilleure à la nôtre ici*».

### Migrations féminines

Phénomène assez récent, la migration se féminise. Les sociologues expliquent cela par le nivellement des rapports entre les différentes castes, ainsi que par l'évolution des rapports entre les hommes et les femmes.

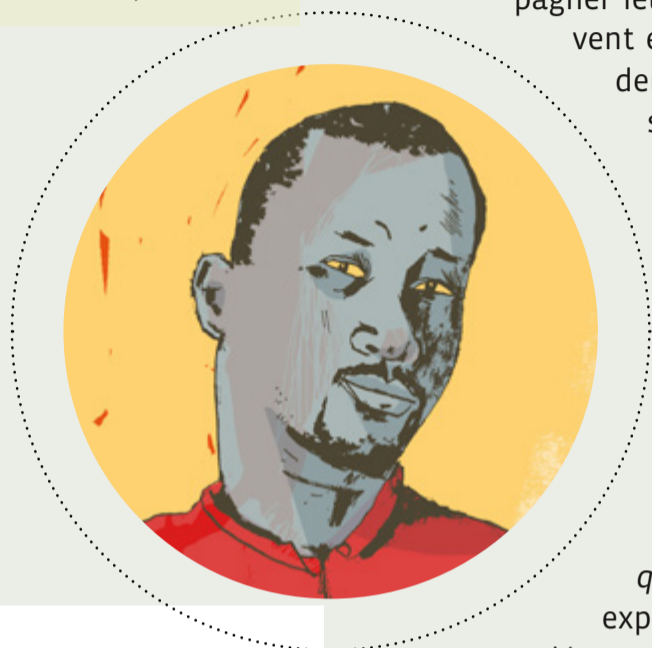


Ken Ndiaye:  
«*Les migrations sont aussi anciennes que l'histoire de l'homme*»

Le parcours de Ken Ndiaye est pour le moins éclectique. Son arrivée à Bruxelles n'a rien à voir avec une quelconque conjoncture économique ou politique, mais tient plutôt de l'échange des cultures: en 1982, Bruxelles s'imposait parce que c'était là qu'était implantée la compagnie de Maurice Béjart. Ken Ndiaye se passionne pour les arts de la scène qui le mèneront à l'Insas. Et puis des voyages, des études d'anthropologie à l'ULB, un engagement politique à l'échelle communale, et surtout, des conférences dans le secteur de la Coopération.

Lisez cet entretien accordé  
à *Défis Sud* en ligne sur:  
[www.sosfaim.be](http://www.sosfaim.be)

Makhoudia, Ibrahima



## L'émigration dans les yeux des « rescapés »

Ils étaient partis, ils ont vu, ils sont revenus. **Makhoudia, Ibrahima** et **Pape** ont, chacun par ses moyens, tentés l'aventure de « l'exil », à la recherche du mieux-être. Ils en sont revenus à des périodes différentes, et chacun a rapporté quelque chose de différent dans sa besace. Et pour certains, c'est plus de l'amertume et de la frustration.

L'émigration n'est pas toujours vécue de la même manière, et il y a autant de témoignages qu'il y a des Sénégalais ayant tenté l'aventure. Si beaucoup de ceux qui se sont lancés dans les chemins de l'Europe et en sont revenus trouvent l'occasion de s'en vanter, d'autres ne racontent leur aventure que la gorge nouée par une forte émotion, s'ils ne décident pas à se terrer dans un silence qui traduit ce qu'ils considèrent être souvent un échec personnel.

Lisez cet entretien accordé à **Défis Sud** en ligne sur : [www.sosfaim.be](http://www.sosfaim.be)

Cheikh Anta Babou, qui est enseignant à l'Université d'État de Pennsylvanie à Philadelphie aux États-Unis, a étudié cette question d'évolution des rapports entre genres au sein de la diaspora sénégalaise, notamment en Amérique du Nord. Il explique qu'auparavant, la plupart des femmes migraient pour accompagner leurs époux, mais plus souvent encore pour rejoindre ces derniers quand ils avaient pu stabiliser leur situation.

«*Cependant, pour beaucoup de familles actuellement, la situation est devenue tellement difficile, que les parents ne tentent pas de retenir les jeunes filles qui veulent se lancer dans l'aventure de l'émigration, malgré les dangers qui peuvent les entourer*», explique-t-il. Une fois installées, ces dames ne rechignent pas

à la tâche, et acquièrent rapidement leur autonomie en commençant à travailler et à prendre financièrement en charge aussi bien leur propre personne que leurs proches restés au pays. Souvent, cette autonomie financière bouscule les ordres sociaux. Au point que les migrants sénégalais répugnent dans leur grande majorité à faire venir leurs épouses dans leur pays de résidence, même quand ils ont des papiers en règle. Quand l'homme migrant sent que l'éventuelle autonomie financière de son épouse peut menacer son autorité, il n'est pas disposé à lui offrir la possibilité de migrer. Cela fait, explique Mamadou Mignane Diouf, que maintenant, on trouve sur les chemins de l'aventure, en plus de jeunes hommes, de nombreuses jeunes femmes, mariées ou célibataires. Il signale : «*Quand on va à Tanger au Maroc, ou dans les camps de fortune qui entourent les enclaves espagnoles de Ceuta et Melilla, les lieux de peuplement des candidats à l'émigration ne sont pas occupés que par des hommes. Souvent même, les dames que l'on y trouve semblent plus déterminées à prendre tous les risques nécessaires pour atteindre leur objectif*».

Pour celles qui ont pu atteindre l'Eldorado européen, la réussite semble être l'objectif principal. Aussi bien Mignane Diouf que Cheikh Anta Babou s'accordent sur le fait que les émigrées sénégalaises sont de loin plus

dynamiques que les hommes : «*Elles ont investi le secteur du commerce, en Espagne, en Italie ou aux États-Unis, dans les villes où se concentrent des grandes colonies sénégalaises. Beaucoup tiennent de restaurant dans lesquels on sert des menus du pays, et qui sont pour la plupart, des lieux de retrouvailles de la communauté sénégalaise. D'autres, parfois même plus nombreuses, se sont spécialisées dans le tressage des cheveux. Cette dernière activité semble même devenue une importante porte d'entrée dans l'activité économique pour beaucoup de ces femmes. Habitues à tresser leurs amies et leurs proches au pays pour rien, elles sont toutes émerveillées de pouvoir gagner – parfois même très bien – leur vie, avec une activité qu'elles aiment*», explique l'universitaire.

Mais, hommes ou femmes, la majorité des migrants Sénégalais ne négligent pas de préparer leur retour au pays. Comme l'a analysé Abdou Salam Sall, la préoccupation majeure des émigrés des grandes agglomérations est d'acquérir une maison ou de s'en construire une. Dès qu'ils le peuvent, plusieurs d'entre eux envoient de l'argent au pays pour retaper la demeure familiale qu'occupent des parents, pour la majorité déjà âgés et peu actifs, et ensuite, s'acheter un terrain et se mettre à construire une maison pour eux-mêmes.

Cela expliquerait en partie, pourquoi les données officielles indiquent que le Sénégal reçoit plus d'argent en transferts d'argent qu'à travers l'aide au développement. Même si une bonne partie de cette manne est directement insérée dans l'économie et ne va pas dans les caisses de l'État ♦.



Pape